

PREMIER DE L'ABONNEMENT.
Bonne Nouvelle.
De An. 6 Mois. 12 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS. \$12.00 \$24.00 \$36.00
POUR L'ETRANGER. \$15.00 \$30.00 \$45.00

Le Numéro



Cinq Sous

PREMIER DE L'ABONNEMENT.
Bonne Nouvelle.
De An. 6 Mois. 12 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS. \$12.00 \$24.00 \$36.00
POUR L'ETRANGER. \$15.00 \$30.00 \$45.00

L'Abeylle de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE. LITTÉRAIRE.

PRO ARIS ET FOVIS

SEULEMENT AVEC

Seul Journal Français Quotidien au Sud

NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 21 JANVIER 1897.

Fondé le 1er Septembre 1827

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.
Bureau: 233 rue de Chartres.
Rue Océan et Bienville.

Une ordonnance de Guillaume II.

La presse allemande commente avec beaucoup de vivacité l'ordonnance de l'empereur relative au duel dans l'armée des officiers. L'institution d'un tribunal d'honneur n'est pas un nouveauté. Sous l'ancien régime, il y avait à Paris le tribunal des marchands de France, qui n'était pas autre chose, et qui, malgré les peines les plus sévères, n'a jamais empêché aucun duel. C'est tout au plus et on pourrait se flatter de désigner cette coutume parmi les civils; mais, entre hommes qui ont été élevés à l'école de la mort, il ne faut pas y penser, car on ne ferait qu'ajouter au délit le ridicule d'un châtiment déplacé, sans répression morale. Ce à quoi les autorités militaires doivent s'appliquer, c'est à prévenir les conflits entre officiers et bourgeois, et il faut bien reconnaître que les officiers généraux y mettent le plus grand soin, car on ne voit guère dans les temps modernes que le général Changarnier qui ait recommandé à ses subordonnés, dans un ordre du jour historique, de provoquer les pékins. Mais, pour ce qui est des duels de famille entre militaires de tous grades, il n'y a absolument rien à faire: c'est une sottise nécessaire pour dégrader les hautes qui s'accumulent dans les rangs de la hiérarchie, et pour éviter le pugilat.

EGOS ARTISTIQUES.

On répète, au Théâtre de la République, à Paris, le Répertoire, le drame littéraire de MM. Jules Mary et Grisey qui fut un des grands succès de l'Ambigu, il y a quelques années. Le Répertoire succédera au Voyage de Maitres Robinson, en cours de représentation. Un des créateurs de la pièce, M. Françoise, qui obtint, jadis, un grand succès dans le rôle de Fouran, fait actuellement partie de la troupe du Théâtre de la République. C'est une bonne fortune pour les auteurs d'avoir retrouvé leur excellent interprète de l'Ambigu.

De Nice:

"L'autre soir a eu lieu, au grand Opéra, une représentation de gala. On a donné la Favorite, très bien montée par M. Lafon et joliment chantée par le ténor Scharnberg, la basse Bousca et par Mme Pazzi, dans le rôle d'Éléonore. Mme Stichel, la première danseuse, qui avait obtenu déjà un gros succès dans le ballet du Opéra, a été l'objet d'un vrai triomphe dans celui de la Favorite."

De Bruxelles:

"Le théâtre de l'Alhambra a repris, devant une salle archicomble, un vieux drame célèbre, le Corsaire de Lyon. Montée avec soin, la pièce est très bien jouée par Mmes Margu Lucena, Myrham et d'Hytte, ainsi que par MM. Normand et René Robert. On peut lui prédire une longue et fructueuse carrière, jusqu'à la rentrée impatiment attendue de M. Henri Krauss, dans la Favorite Margot."

Un Journal de Berlin.

Le journal de Berlin, le Tageblatt, publie la lettre suivante, que le roi Louis II de Bavière, âgé alors de vingt ans, a adressée à Richard Wagner, après la première représentation de Tristan et Isolde, dans laquelle M. et Mme Schorr jouent les rôles principaux:

Maître et divin ami,

C'est à peine si je peux atteindre le score de demain, tellement l'opéra de Tristan et Isolde a été apprécié. Vous avez écrit à Esterházy: vous rappelez que moi-même pour votre œuvre ne sera pas amoindri par la conception que peu définitive du rôle de Kundry de la part de Mitterwurzer. Amé! Comment pourriez-vous avoir une pensée pareille! Je suis enthousiasmé, transporté. Je brûle du désir d'une nouvelle représentation!

DEUX FLEAUX DANS LES INDES ANGLAISES.

La famine et la peste font en ce moment de véritables ravages dans les Indes anglaises. Le fatalisme écartant chaque jour de vant le rationalisme qui s'infilte, les populations n'attendent plus stoïquement la mort comme autre fois. Elles se déplacent pour l'éviter et exportent partout les germes infectieux en même temps qu'elles dérangent l'équilibre des ressources locales. L'administration anglaise qui trouve peut-être la natalité trop active, s'est laissée complètement déborder par ces deux causes de mortalité qu'elle n'a pas jusqu'à présent cherché à combattre. C'est en Russie que se sont formés les premiers comités de secours alimentaires et médicaux, ce qui a suscité l'ire de la presse anglaise. Le fait est que cette ingérence avait quelque chose de suggestif. Aujourd'hui on commence à s'agiter en Angleterre. D'un reste, le bagot de l'Inde qui s'éleve à près de deux milliards de francs, est assez élastique pour que sans fatiguer la charité publique, et puissances dans le Royaume-Uni, on y trouve les fonds nécessaires pour remédier à tout ce qui se fait aux misères actuelles, car ce n'est pas avec des cotisations importées du dehors que l'on peut rassembler 400 millions de bouches affamées.

MORT DE BOUFFE-LA-BALLE

9 JANVIER 1841.

Le porteur de ce surnom bizarre n'était rien moins que le vainqueur de la Bastille, comme il en vante dans un mémoire déposé aux Archives. L'histoire, a en effet conservé son nom et le signale comme le chef de l'un des chefs de l'attaque dirigée contre ce qu'il appelle "ce colosse élevé dans Paris par le despotisme", et lui rend la justice d'avoir essayé inutilement, mais de toutes ses forces, de protéger contre la fureur populaire l'infortuné gouverneur de Lunay. Il s'appelait Huln, fils d'un marchand de draps, avait été apprenti horloger, directeur de la banderole de la Reine, sergent en 1780 aux gardes-nationales d'où il était sorti plus tard, et ne parait pas avoir été en 1789 dans les gardes-françaises comme on semble généralement le croire, car d'après son mémoire il habitait alors Saint-Denis. De grands honneurs lui furent, dit-il, décernés pour son exploit, et c'est lui qui fut autorisé à former le corps des vainqueurs de la Bastille. On le retrouve plus tard adjudant général à l'armée d'Italie, et général de brigade après Maroubo, puis comte de l'Empire, grand officier de la Légion d'honneur et commandant de la place de Paris. C'est lui qui en 1804 fut chargé de présider à Vincennes la Commission militaire à laquelle fut délégué le Duc d'Anguien et qui le condamna à mort. Il a toujours déclaré qu'il avait voulu soustraire le Prince au sort qui lui parvint, mais qu'il était en train, aussitôt la sentence rendue, d'écrire au premier Consul pour lui exprimer le vœu de la Commission et celui du condamné et lui demander de commuer la peine prononcée, lorsque Savary lui arracha la plume des mains en lui disant que sa tâche était finie et que le reste le regardait, sur quoi le Duc d'Anguien fut sur le champ conduit dans les fossés et fusillé. C'est lui également qui fit échouer en 1812 la conspiration du général Malet, mais à prix d'une méseventure qui lui valut le surnom populaire sous lequel nous l'avons désigné. On se rappelle avec quelle audace ce général avait imaginé dans la maison de santé qui lui servait de prison, de renverser le gouvernement impérial par l'annonce inopinée de la mort de Napoléon à Moscou, et la fabrication, tant de fausses délibérations du Sénat faussant la République que de faux ordres l'investissant du commandement pour faire exécuter le décret. Elle faillit réussir, déjà le préfet de police et le préfet de la Seine étaient arrêtés par ses complots eux-mêmes abusés, lorsqu'il se présenta chez le général Huln, encore enchaîné, à l'état-major de la place. Huln crut comme les autres à la mort de Napoléon, mais doutant du rétablissement de la République, invita Malet à produire ses ordres et passa à cet effet avec lui dans son cabinet où Malet lui tira à bout portant un coup de pistolet dont la balle lui pénétra dans la bouche en lui fracassant la mâchoire inférieure; quelques instants après Malet était arrêté et tout se découvrait.

Quelques clés de l'Exposition de 1890.

La Commission supérieure de l'Exposition est à la recherche de son clou. Elle a examiné les projets soumis à son étude, et réservé une centaine de projets qu'elle a groupés par série, décidée, parait-il, à inviter les promoteurs d'idées identiques à faire un rapport. M. Mesurier a établi son rapport. La Commission va statuer en dernier ressort. Voici quels seraient en partie les projets réservés: Ballon captif.—Projet Avrial, Gaillard et Srouof, ballon à vapeur, enlevant 170 voyageurs à 600 mètres ou 100 à 1,000 mètres. L'achèvement, ballon captif enlevant 40 à 50 personnes à 600 mètres. Turbeaux, ascensions complètes avec descentes et montées alternées.

Reproduction d'un cuirassé ou paquebot.

Coots, cuirassé de premier rang; Maurice Loir, fat-similé d'un paquebot rentrant dans un projet d'Exposition navale; Volant, navire perfectionné grandeur nature dans un bassin; Devic, le paquebot la Touraine.

Construction d'un grand télescope réfracteur.

La lune vue à courte distance. Projet de M. Deloncle, dont on a tant parlé (la lune à un mètre). Cloche monumentale du même. Reproduction par diverses combinaisons des expositions antérieures. Mapping et Mauidron, expositions des maquettes, vues, portraits, livres diplomatiques de toutes les expositions; Quilpes, les expositions depuis l'an VI; Tabarran, même projet, mais notamment l'exposition de l'an VI, qui fut la première de siècle.

Marséa. Voyage maritime, de Marseille à Yokohama, panorama d'un nouveau système, avec figures, par M. Hugo d'Aléai.

Panorama diorama du Tour du Monde.

A L'ACADEMIE FRANÇAISE.

Ainal qu'on le prévoyait, l'Académie, au cours de sa dernière séance, présidée par M. Henri de Bornier, directeur, assisté de MM. Anatole France, chancelier, et Gaston Bérnier, secrétaire perpétuel, a fixé au 28 janvier prochain la réception de M. Gaston Paris, élu en remplacement de M. Pasteur. On sait que c'est M. Joseph Bertrand qui répondra au récipiendaire. La réception du marquis Costa de Beauregard, élu au fauteuil de M. Camille Doucet, a été fixée au 26 février prochain. A début de la séance, le secrétaire perpétuel a donné lecture d'une lettre par laquelle M. Emile Zola pose sa candidature au fauteuil laissé vacant par la mort de M. Challemeil-Lacour.

DEPECHE

Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABELLE.

Détails du lynchage de trois nègres à Amite City.

Amite City, Louisiane, 20 janvier.—Trois nègres sont morts; deux, Arch Joiner et John Johnson, qui ont avoué au dernier moment être les auteurs de l'assassinat des membres de la famille Cotton, et le troisième, Gus Williams, alias Morrissey, qui avait tiré sur sa jeune femme et l'avait tué. Les cadavres des deux premiers se balançaient à une branche d'un gros chêne, dans un bois situé à environ un demi-mille de la maison où ils ont massacré leurs victimes. Le cadavre de l'autre a été détaché et une enquête ouverte. Trois cents hommes sont arrivés la nuit dernière devant la maison de l'Amite City, la plupart à cheval et les autres à pied. Ils se sont mis immédiatement à la recherche des députés-électeurs pour obtenir les clés de la prison. Après des recherches de dix minutes environ, une députation de citoyens furieux a trouvé le député-électeur Winwright dans une chambre d'un hôtel et a obtenu les clés, avant qu'il ait pu même tenter de les échapper. L'entrée dans la prison a été alors très facile, quoiqu'une serrure ait été brisée parce que les individus ne voulaient pas perdre de temps à chercher la clé. Johnson a vu ses exécuteurs s'approcher et il a aussitôt mis sa chemise afin d'être prêt à l'ouverture de la porte de sa cellule. Il a alors été dit à Joiner qu'il allait être exécuté également et il a aussitôt poussé des gémissements qu'on a pu entendre au dehors. Il a juré qu'il était innocent, mais les hommes venaient pour le pendre l'ont roué et lui ont lié les mains. Johnson a demandé à un de ceux qui lui liaient les mains si on avait l'intention de le brûler. Il lui a été répondu que telle était l'intention de la foule. Quand à Williams il a prétendu qu'il avait été accidentellement blessé à la gorge, mais on l'a jeté avec un Winchester, à une heure du matin. Mais il a été maîtrisé et on lui a dit que l'acte de son refus était une mauvaise chose, pour laquelle tout individu devait être pendu. Reconnaissant que son sort était décidé Williams n'a plus rien dit et est parti tranquillement. Les trois nègres ont alors été conduits dans la cour voisine du tribunal où des hommes à cheval les ont entourés. Après quelques minutes d'attente, celui qui commandait a donné le signal du départ. Toutefois, avant de se mettre en marche, le "capitaine" a remercié les assistants et a dit que lui et ses compagnons étaient présents pour un "affaire sérieuse", et que si quelque'un d'eux se joindrait à eux pour prendre part à l'exécution il serait le bienvenu. Les trois captifs, la corde au cou,

DEPECHE

Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABELLE.

Détails du lynchage de trois nègres à Amite City.

Amite City, Louisiane, 20 janvier.—Trois nègres sont morts; deux, Arch Joiner et John Johnson, qui ont avoué au dernier moment être les auteurs de l'assassinat des membres de la famille Cotton, et le troisième, Gus Williams, alias Morrissey, qui avait tiré sur sa jeune femme et l'avait tué. Les cadavres des deux premiers se balançaient à une branche d'un gros chêne, dans un bois situé à environ un demi-mille de la maison où ils ont massacré leurs victimes. Le cadavre de l'autre a été détaché et une enquête ouverte. Trois cents hommes sont arrivés la nuit dernière devant la maison de l'Amite City, la plupart à cheval et les autres à pied. Ils se sont mis immédiatement à la recherche des députés-électeurs pour obtenir les clés de la prison. Après des recherches de dix minutes environ, une députation de citoyens furieux a trouvé le député-électeur Winwright dans une chambre d'un hôtel et a obtenu les clés, avant qu'il ait pu même tenter de les échapper. L'entrée dans la prison a été alors très facile, quoiqu'une serrure ait été brisée parce que les individus ne voulaient pas perdre de temps à chercher la clé. Johnson a vu ses exécuteurs s'approcher et il a aussitôt mis sa chemise afin d'être prêt à l'ouverture de la porte de sa cellule. Il a alors été dit à Joiner qu'il allait être exécuté également et il a aussitôt poussé des gémissements qu'on a pu entendre au dehors. Il a juré qu'il était innocent, mais les hommes venaient pour le pendre l'ont roué et lui ont lié les mains. Johnson a demandé à un de ceux qui lui liaient les mains si on avait l'intention de le brûler. Il lui a été répondu que telle était l'intention de la foule. Quand à Williams il a prétendu qu'il avait été accidentellement blessé à la gorge, mais on l'a jeté avec un Winchester, à une heure du matin. Mais il a été maîtrisé et on lui a dit que l'acte de son refus était une mauvaise chose, pour laquelle tout individu devait être pendu. Reconnaissant que son sort était décidé Williams n'a plus rien dit et est parti tranquillement. Les trois nègres ont alors été conduits dans la cour voisine du tribunal où des hommes à cheval les ont entourés. Après quelques minutes d'attente, celui qui commandait a donné le signal du départ. Toutefois, avant de se mettre en marche, le "capitaine" a remercié les assistants et a dit que lui et ses compagnons étaient présents pour un "affaire sérieuse", et que si quelque'un d'eux se joindrait à eux pour prendre part à l'exécution il serait le bienvenu. Les trois captifs, la corde au cou,

L'ACTUALITE.

La peste à Hambourg.

Hambourg, Allemagne, 20 janvier.—Le vapeur Pierre est arrivé à Hambourg de Bonyau. Un homme de l'équipage est mort en route et plusieurs autres sont malades.

Mise en liberté d'Ivory.

Le procureur de la couronne a retiré aujourd'hui l'accusation de conspiration de dynamite contre Edward J. Ivory, alias Bell, le cafetier de New York arrêté à Glasgow au mois de septembre dernier, et le juge Hawkins a ordonné la mise en liberté du prisonnier.

La Russie et les calamités de l'Inde.

New York, 20 janvier.—Dépêche de St-Petersbourg au Herald: Le prince Alexandre d'Oldenbourg, accompagné de deux médecins, est parti de St-Petersbourg pour Marseille, où il s'embarquera à destination de Bombay dans le but d'étudier le microbe de la peste. Depuis deux mois, quand Vladimir Goldstrom, l'écrivain politique bien connu de Viedomost, a élevé la voix et demandé à ses collègues de donner cinq pour cent de leurs revenus pour secourir les victimes de la famine dans l'Inde, et a sollicité les Russes par le compte-rendu des horreurs canotées dans la vaste possession anglaise, Plétiérés manifestés aux victimes a considérablement augmenté.

Le capitaine et le lieutenant.

Le capitaine a dit qu'il pouvait être tué par un soldat, mais le lieutenant a assuré qu'il n'en était rien. Les deux hommes ont été conduits dans la maison de la famille Cotton, dont les portes avaient été enfoncées. Dans la cuisine, Johnson a avoué son crime et a déclaré que Joiner était son complice. Pendant ce temps quelques hommes s'étaient mis à la recherche de bois sec, car les deux bûchers préparés étaient mouillés et ne pouvaient être allumés. Une hache fut trouvée et immédiatement de vieilles boîtes furent brisées et des souches de pins fondées dans la cuisine. Des hommes en portèrent de pleines brassées en face de la maison, et vers deux heures et demie trois bûchers étaient prêts. Joiner, qui se trouvait sur la galerie, a été questionné puis battu par quelques individus à cause de son impudence. Il a protesté de son innocence pendant longtemps, puis il a admis qu'il était au courant du crime mais qu'il n'y avait pas pris part. On lui a promis alors de le fusiller s'il disait la vérité. Enfin, fatigué des déclarations mensongères de Joiner, les exécuteurs conduisirent les deux hommes près des bûchers où ils furent placés en face des deux plus ardents. Joiner se mit alors à crier et à demander grâce, mais inutilement. Les deux assassins furent de nouveau remis face à face. Johnson a aussitôt admis qu'il avait tué Mlle Stevens, Mme Cotton et Mlle Lucie Miller avec une hache, et Joiner a avoué qu'il avait tiré sur John Cotton et frappé Mervin Stevens avec une hache. A deux heures 45 Johnson a été conduit au bûcher, et le "capitaine" et ses "lieutenants" ont juré qu'il allait être brûlé vivant. Un individu a essayé de jeter Joiner dans la foule, mais il a résisté et a murmuré son assaut. Juste à ce moment les reporters de journaux sont partis au galop, dans la bonne, pour indépendance, la plus proche station télégraphique, croyant que Johnson serait brûlé vivant, comme le "capitaine" l'avait déclaré solennellement. Mais quelques hommes ont ensuite demandé un sort moins cruel pour les prisonniers, et ils ont trouvé deux orateurs pour parler éloquentement en leur faveur. Finalement, la question fut soumise à un vote, et après quelques contestations entre certains individus, qui en vinrent presque aux coups, il fut décidé de pendre simplement les deux assassins et de les ériger de balles.

Le capitaine et le lieutenant.

Le capitaine a dit qu'il pouvait être tué par un soldat, mais le lieutenant a assuré qu'il n'en était rien. Les deux hommes ont été conduits dans la maison de la famille Cotton, dont les portes avaient été enfoncées. Dans la cuisine, Johnson a avoué son crime et a déclaré que Joiner était son complice. Pendant ce temps quelques hommes s'étaient mis à la recherche de bois sec, car les deux bûchers préparés étaient mouillés et ne pouvaient être allumés. Une hache fut trouvée et immédiatement de vieilles boîtes furent brisées et des souches de pins fondées dans la cuisine. Des hommes en portèrent de pleines brassées en face de la maison, et vers deux heures et demie trois bûchers étaient prêts. Joiner, qui se trouvait sur la galerie, a été questionné puis battu par quelques individus à cause de son impudence. Il a protesté de son innocence pendant longtemps, puis il a admis qu'il était au courant du crime mais qu'il n'y avait pas pris part. On lui a promis alors de le fusiller s'il disait la vérité. Enfin, fatigué des déclarations mensongères de Joiner, les exécuteurs conduisirent les deux hommes près des bûchers où ils furent placés en face des deux plus ardents. Joiner se mit alors à crier et à demander grâce, mais inutilement. Les deux assassins furent de nouveau remis face à face. Johnson a aussitôt admis qu'il avait tué Mlle Stevens, Mme Cotton et Mlle Lucie Miller avec une hache, et Joiner a avoué qu'il avait tiré sur John Cotton et frappé Mervin Stevens avec une hache. A deux heures 45 Johnson a été conduit au bûcher, et le "capitaine" et ses "lieutenants" ont juré qu'il allait être brûlé vivant. Un individu a essayé de jeter Joiner dans la foule, mais il a résisté et a murmuré son assaut. Juste à ce moment les reporters de journaux sont partis au galop, dans la bonne, pour indépendance, la plus proche station télégraphique, croyant que Johnson serait brûlé vivant, comme le "capitaine" l'avait déclaré solennellement. Mais quelques hommes ont ensuite demandé un sort moins cruel pour les prisonniers, et ils ont trouvé deux orateurs pour parler éloquentement en leur faveur. Finalement, la question fut soumise à un vote, et après quelques contestations entre certains individus, qui en vinrent presque aux coups, il fut décidé de pendre simplement les deux assassins et de les ériger de balles.

Le capitaine et le lieutenant.

Le capitaine a dit qu'il pouvait être tué par un soldat, mais le lieutenant a assuré qu'il n'en était rien. Les deux hommes ont été conduits dans la maison de la famille Cotton, dont les portes avaient été enfoncées. Dans la cuisine, Johnson a avoué son crime et a déclaré que Joiner était son complice. Pendant ce temps quelques hommes s'étaient mis à la recherche de bois sec, car les deux bûchers préparés étaient mouillés et ne pouvaient être allumés. Une hache fut trouvée et immédiatement de vieilles boîtes furent brisées et des souches de pins fondées dans la cuisine. Des hommes en portèrent de pleines brassées en face de la maison, et vers deux heures et demie trois bûchers étaient prêts. Joiner, qui se trouvait sur la galerie, a été questionné puis battu par quelques individus à cause de son impudence. Il a protesté de son innocence pendant longtemps, puis il a admis qu'il était au courant du crime mais qu'il n'y avait pas pris part. On lui a promis alors de le fusiller s'il disait la vérité. Enfin, fatigué des déclarations mensongères de Joiner, les exécuteurs conduisirent les deux hommes près des bûchers où ils furent placés en face des deux plus ardents. Joiner se mit alors à crier et à demander grâce, mais inutilement. Les deux assassins furent de nouveau remis face à face. Johnson a aussitôt admis qu'il avait tué Mlle Stevens, Mme Cotton et Mlle Lucie Miller avec une hache, et Joiner a avoué qu'il avait tiré sur John Cotton et frappé Mervin Stevens avec une hache. A deux heures 45 Johnson a été conduit au bûcher, et le "capitaine" et ses "lieutenants" ont juré qu'il allait être brûlé vivant. Un individu a essayé de jeter Joiner dans la foule, mais il a résisté et a murmuré son assaut. Juste à ce moment les reporters de journaux sont partis au galop, dans la bonne, pour indépendance, la plus proche station télégraphique, croyant que Johnson serait brûlé vivant, comme le "capitaine" l'avait déclaré solennellement. Mais quelques hommes ont ensuite demandé un sort moins cruel pour les prisonniers, et ils ont trouvé deux orateurs pour parler éloquentement en leur faveur. Finalement, la question fut soumise à un vote, et après quelques contestations entre certains individus, qui en vinrent presque aux coups, il fut décidé de pendre simplement les deux assassins et de les ériger de balles.

Le capitaine et le lieutenant.

Le capitaine a dit qu'il pouvait être tué par un soldat, mais le lieutenant a assuré qu'il n'en était rien. Les deux hommes ont été conduits dans la maison de la famille Cotton, dont les portes avaient été enfoncées. Dans la cuisine, Johnson a avoué son crime et a déclaré que Joiner était son complice. Pendant ce temps quelques hommes s'étaient mis à la recherche de bois sec, car les deux bûchers préparés étaient mouillés et ne pouvaient être allumés. Une hache fut trouvée et immédiatement de vieilles boîtes furent brisées et des souches de pins fondées dans la cuisine. Des hommes en portèrent de pleines brassées en face de la maison, et vers deux heures et demie trois bûchers étaient prêts. Joiner, qui se trouvait sur la galerie, a été questionné puis battu par quelques individus à cause de son impudence. Il a protesté de son innocence pendant longtemps, puis il a admis qu'il était au courant du crime mais qu'il n'y avait pas pris part. On lui a promis alors de le fusiller s'il disait la vérité. Enfin, fatigué des déclarations mensongères de Joiner, les exécuteurs conduisirent les deux hommes près des bûchers où ils furent placés en face des deux plus ardents. Joiner se mit alors à crier et à demander grâce, mais inutilement. Les deux assassins furent de nouveau remis face à face. Johnson a aussitôt admis qu'il avait tué Mlle Stevens, Mme Cotton et Mlle Lucie Miller avec une hache, et Joiner a avoué qu'il avait tiré sur John Cotton et frappé Mervin Stevens avec une hache. A deux heures 45 Johnson a été conduit au bûcher, et le "capitaine" et ses "lieutenants" ont juré qu'il allait être brûlé vivant. Un individu a essayé de jeter Joiner dans la foule, mais il a résisté et a murmuré son assaut. Juste à ce moment les reporters de journaux sont partis au galop, dans la bonne, pour indépendance, la plus proche station télégraphique, croyant que Johnson serait brûlé vivant, comme le "capitaine" l'avait déclaré solennellement. Mais quelques hommes ont ensuite demandé un sort moins cruel pour les prisonniers, et ils ont trouvé deux orateurs pour parler éloquentement en leur faveur. Finalement, la question fut soumise à un vote, et après quelques contestations entre certains individus, qui en vinrent presque aux coups, il fut décidé de pendre simplement les deux assassins et de les ériger de balles.

La perte de la Belampago.

New-York, 20 janvier.—La Presse dit ce matin: Une bonne nouvelle pour les Cubains de New-York a été l'annonce de la destruction de la canonnière espagnole Belampago par un torpille, pendant que le navire allait au secours de la garnison du fort Gamo, sur la rivière Canto, le plus important cours d'eau de l'île de Cuba. Depuis trois semaines, les cubains attendaient anxieusement cette nouvelle. Ils savaient que leur gouvernement avait décidé d'attaquer la flotte espagnole par le seul moyen que possèdent les insurgés, des explosions sous-marines. Il y a trois semaines, dans une lettre reçue à New-York, l'auteur disait que le décal apporté à l'attaque des navires espagnols était dû à une erreur commise par les expéditionnaires des fils et du générateur d'électricité. Cette erreur a été réparée, et la destruction de la Belampago prouve que le matériel est arrivé à destination. Une personne connaissant l'électricien qui a remporté la première victoire navale pour Cuba libre s'est exprimée ainsi: Les Cubains sous la direction duquel les Cubains ont commencé la guerre contre les canonnières espagnoles est entièrement vaine dans la science de l'électricité et c'est son enthousiasme pour la cause cubaine qui l'a conduit à Cuba. Je crois que cette nouvelle campagne aura pour résultat la destruction de nombreuses canonnières espagnoles. Les commandants de la flotte de patronils craignent de laisser leurs navires en pleine mer pendant la nuit, et le lieu du rendez-vous—dirige les petites îles bordant la côte cubaine—est parfaitement connu des patriotes. Le service des torpilles concentrées exclusivement sous énergie aux rivières sur lesquelles navigent les canonnières espagnoles et aux ancrages non protégés où ils se réfugient la nuit. Il y a plus de quarante navires de tous genres dans les eaux cubaines. Ils se rendent rarement dans le port de la Havane, et ils s'élèveront une proie facile quand le service des torpilles sera perfectionné. Je serai bien désappointé si nous n'apprenons pas d'ici quinze jours le succès de nouvelles attaques contre les navires de guerre espagnols.

Les détails de l'acquiescement d'Ivory.

Londres, 20 janvier.—La surprise a été grande, ce matin à la cour centrale criminelle d'Old Bailey, quand le procureur de la couronne a retiré l'accusation de conspiration de dynamite portée contre Edward J. Ivory, de New York, arrêté à Glasgow au mois de septembre dernier, et le juge Hawkins a ordonné la mise en liberté du prisonnier. Quelques instants après l'ouverture de l'audience, l'avocat général R. B. Finlay, Q. C., M. P., qui pour l'instant a assumé les fonctions de procureur, a annoncé qu'il avait définitivement acquis hier la certitude que la livraison des explosifs à Anvers avait eu lieu après le départ d'Ivory de cette ville, et qu'il n'y avait pas de preuves légales que le prisonnier était au courant de cette livraison. Et il a déclaré que, conséquemment, il ne produirait pas de témoins. Continuant, M. Finlay a dit qu'il avait sujet des autres preuves contre Ivory il considérait que la correspondance combinée entre les mains de la police et les allées et venues du prévenu permettait les plus graves suspicions, mais qu'elles n'étaient pas suffisantes pour justifier une demande de condamnation. Après avoir félicité la police de l'intelligence montrée dans l'accomplissement d'une tâche difficile, le juge Hawkins a donné au juré l'instruction de rapporter un verdict de non-culpabilité. En terminant, le juge a donné à Ivory le conseil d'être tranquille et de rentrer à l'avenir. Ivory s'est incliné en souriant et a quitté le tribunal. Plusieurs amis l'attendaient et l'ont chaleureusement félicité de sa mise en liberté. On a entendu Ivory faire la remarque suivante: Je savais bien que je m'en tirerais. L'abandon de la poursuite a été une surprise pour tous. Au cours d'une conversation tenue avec un représentant de la Presse Associée après son élargissement, Ivory a dit qu'il n'avait encore pris aucune décision au sujet du plan qu'il adopterait à son retour aux Etats-Unis. Il a ajouté: Je suis charmé du résultat, qui n'est autre que celui que j'attendais. Cependant, Ivory pensait être condamné, et il n'a dit à John F. McIntyre, ancien sous-avocat de district de New York, qui a rempli les fonctions d'avocat-conseil pendant le procès. Les journaux de l'après-midi expriment leur mécontentement de l'effacement de la poursuite, et ils en rejettent le blâme sur la police.

Le capitaine et le lieutenant.

Le capitaine a dit qu'il pouvait être tué par un soldat, mais le lieutenant a assuré qu'il n'en était rien. Les deux hommes ont été conduits dans la maison de la famille Cotton, dont les portes avaient été enfoncées. Dans la cuisine, Johnson a avoué son crime et a déclaré que Joiner était son complice. Pendant ce temps quelques hommes s'étaient mis à la recherche de bois sec, car les deux bûchers préparés étaient mouillés et ne pouvaient être allumés. Une hache fut trouvée et immédiatement de vieilles boîtes furent brisées et des souches de pins fondées dans la cuisine. Des hommes en portèrent de pleines brassées en face de la maison, et vers deux heures et demie trois bûchers étaient prêts. Joiner, qui se trouvait sur la galerie, a été questionné puis battu par quelques individus à cause de son impudence. Il a protesté de son innocence pendant longtemps, puis il a admis qu'il était au courant du crime mais qu'il n'y avait pas pris part. On lui a promis alors de le fusiller s'il disait la vérité. Enfin, fatigué des déclarations mensongères de Joiner, les exécuteurs conduisirent les deux hommes près des bûchers où ils furent placés en face des deux plus ardents. Joiner se mit alors à crier et à demander grâce, mais inutilement. Les deux assassins furent de nouveau remis face à face. Johnson a aussitôt admis qu'il avait tué Mlle Stevens, Mme Cotton et Mlle Lucie Miller avec une hache, et Joiner a avoué qu'il avait tiré sur John Cotton et frappé Mervin Stevens avec une hache. A deux heures 45 Johnson a été conduit au bûcher, et le "capitaine" et ses "lieutenants" ont juré qu'il allait être brûlé vivant. Un individu a essayé de jeter Joiner dans la foule, mais il a résisté et a murmuré son assaut. Juste à ce moment les reporters de journaux sont partis au galop, dans la bonne, pour indépendance, la plus proche station télégraphique, croyant que Johnson serait brûlé vivant, comme le "capitaine" l'avait déclaré solennellement. Mais quelques hommes ont ensuite demandé un sort moins cruel pour les prisonniers, et ils ont trouvé deux orateurs pour parler éloquentement en leur faveur. Finalement, la question fut soumise à un vote, et après quelques contestations entre certains individus, qui en vinrent presque aux coups, il fut décidé de pendre simplement les deux assassins et de les ériger de balles.

Le capitaine et le lieutenant.

Le capitaine a dit qu'il pouvait être tué par un soldat, mais le lieutenant a assuré qu'il n'en était rien. Les deux hommes ont été conduits dans la maison de la famille Cotton, dont les portes avaient été enfoncées. Dans la cuisine, Johnson a avoué son crime et a déclaré que Joiner était son complice. Pendant ce temps quelques hommes s'étaient mis à la recherche de bois sec, car les deux bûchers préparés étaient mouillés et ne pouvaient être allumés. Une hache fut trouvée et immédiatement de vieilles boîtes furent brisées et des souches de pins fondées dans la cuisine. Des hommes en portèrent de pleines brassées en face de la maison, et vers deux heures et demie trois bûchers étaient prêts. Joiner, qui se trouvait sur la galerie, a été questionné puis battu par quelques individus à cause de son impudence. Il a protesté de son innocence pendant longtemps, puis il a admis qu'il était au courant du crime mais qu'il n'y avait pas pris part. On lui a promis alors de le fusiller s'il disait la vérité. Enfin, fatigué des déclarations mensongères de Joiner, les exécuteurs conduisirent les deux hommes près des bûchers où ils furent placés en face des deux plus ardents. Joiner se mit alors à crier et à demander grâce, mais inutilement. Les deux assassins furent de nouveau remis face à face. Johnson a aussitôt admis qu'il avait tué Mlle Stevens, Mme Cotton et Mlle Lucie Miller avec une hache, et Joiner a avoué qu'il avait tiré sur John Cotton et frappé Mervin Stevens avec une hache. A deux heures 45 Johnson a été conduit au bûcher, et le "capitaine" et ses "lieutenants" ont juré qu'il allait être brûlé vivant. Un individu a essayé de jeter Joiner dans la foule, mais il a résisté et a murmuré son assaut. Juste à ce moment les reporters de journaux sont partis au galop, dans la bonne, pour indépendance, la plus proche station télégraphique, croyant que Johnson serait brûlé vivant, comme le "capitaine" l'avait déclaré solennellement. Mais quelques hommes ont ensuite demandé un sort moins cruel pour les prisonniers, et ils ont trouvé deux orateurs pour parler éloquentement en leur faveur. Finalement, la question fut soumise à un vote, et après quelques contestations entre certains individus, qui en vinrent presque aux coups, il fut décidé de pendre simplement les deux assassins et de les ériger de balles.

Le capitaine et le lieutenant.

Le capitaine a dit qu'il pouvait être tué par un soldat, mais le lieutenant a assuré qu'il n'en était rien. Les deux hommes ont été conduits dans la maison de la famille Cotton, dont les portes avaient été enfoncées. Dans la cuisine, Johnson a avoué son crime et a déclaré que Joiner était son complice. Pendant ce temps quelques hommes s'étaient mis à la recherche de bois sec, car les deux bûchers préparés étaient mouillés et ne pouvaient être allumés. Une hache fut trouvée et immédiatement de vieilles boîtes furent brisées et des souches de pins fondées dans la cuisine. Des hommes en portèrent de pleines brassées en face de la maison, et vers deux heures et demie trois bûchers étaient prêts. Joiner, qui se trouvait sur la galerie, a été questionné puis battu par quelques individus à cause de son impudence. Il a protesté de son innocence pendant longtemps, puis il a admis qu'il était au courant du crime mais qu'il n'y avait pas pris part. On lui a promis alors de le fusiller s'il disait la vérité. Enfin, fatigué des déclarations mensongères de Joiner, les exécuteurs conduisirent les deux hommes près des bûchers où ils furent placés en face des deux plus ardents. Joiner se mit alors à crier et à demander grâce, mais inutilement. Les deux assassins furent de nouveau remis face à face. Johnson a aussitôt admis qu'il avait tué Mlle Stevens, Mme Cotton et Mlle Lucie Miller avec une hache, et Joiner a avoué qu'il avait tiré sur John Cotton et frappé Mervin Stevens avec une hache. A deux heures 45 Johnson a été conduit au bûcher, et le "capitaine" et ses "lieutenants" ont juré qu'il allait être brûlé vivant. Un individu a essayé de jeter Joiner dans la foule, mais il a résisté et a murmuré son assaut. Juste à ce moment les reporters de journaux sont partis au galop, dans la bonne, pour indépendance, la plus proche station télégraphique, croyant que Johnson serait brûlé vivant, comme le "capitaine" l'avait déclaré solennellement. Mais quelques hommes ont ensuite demandé un sort moins cruel pour les prisonniers, et ils ont trouvé deux orateurs pour parler éloquentement en leur faveur. Finalement, la question fut soumise à un vote, et après quelques contestations entre certains individus, qui en vinrent presque aux coups, il fut décidé de pendre simplement les deux assassins et de les ériger de balles.

Le capitaine et le lieutenant.

Le capitaine a dit qu'il pouvait être tué par un soldat, mais le lieutenant a assuré qu'il n'en était rien. Les deux hommes ont été conduits dans la maison de la famille Cotton, dont les portes avaient été enfoncées. Dans la cuisine, Johnson a avoué son crime et a déclaré que Joiner était son complice. Pendant ce temps quelques hommes s'étaient mis à la recherche de bois sec, car les deux bûchers préparés étaient mouillés et ne pouvaient être allumés